





Gre 58.



8079



LES VIEUX-HABITANTS



AINTEENANT, nous touchons au terme de notre voyage dans les deux îles de la Guadeloupe, et nous l'achevons par où nous aurions dû le commencer si nous avions suivi la chronologie, car la

paroisse de Saint-Joseph des Vieux-Habitants est contemporaine des premiers jours de la Colonie.

Le touriste animé du feu sacré doit procéder ainsi, à bâtons rompus, au risque de revoir ce qu'il a déjà vu, et surtout, à défaut de cheval de selle, savoir se contenter de la voiture de « MM. Souliers » : je veux dire aller à pied. C'est la méthode pour tout voir et ne rien oublier.

Les fervents de la bicyclette et de l'automobile prendront, s'il leur plaît, les routes coloniales pour la Grande-Terre, et agiront prudemment, en évitant les chemins. Quant aux Grands-Fonds, c'est-à-dire la bonne moitié de la Grande-Terre, nous leur recommandons, avant tout, de prendre... conseil des vieilles gens, selon les quartiers.

Car le touriste ne doit pas être pressé ; il doit dire, avec Horace : *Odi profanum !* J'ai l'horreur des sentiers battus, parce qu'

Un désert habité devient inhabitable.

La foule, toujours distraite, toujours bruyante, regarde et ne sait pas voir ; elle empêche l'artiste, quel que soit le coin du champ de l'idéal qu'il défriche, d'entendre la voix de la nature... voix de Dieu, dans l'ordre des choses créées, qu'on ne perçoit bien que dans la solitude et le calme.

Un cocher... deux bons mulets...

Donc, aujourd'hui nous explorons les Vieux-Habitants. La course en canot offrirait plus d'agrément ; mais, en allant de la Basse-Terre à Deshaies, nous avons déjà eu l'occasion de longer la côte occidentale de l'Ile, qui est la plus intéressante. Montons en voiture. Un cocher averti et deux bons mulets (1) nous aiderons à franchir sans encombre le mauvais pas de la gorge Duplessy. *All right !*

La route de Montcornet en Thiérache (Aisne), avec ses hauts et ses bas qui la font ressembler à celle de Richeval au Petit-Canal, nous donnera l'impression d'une glace bien dressée en comparaison de celle du Baillif aux Vieux-Habitants. La rivière Duplessy forme la limite entre les deux communes. Après le morne et la gorge Duplessy, près du littoral, la seconde habitation qu'on rencontre est Beaugendre (2), à l'Anse du Val de Lorge.

Tout de suite avant d'entrer au bourg, on franchit la Ravine Mainebout. Ce quartier est fertile, mais malsain tant qu'on est sur le bord de la mer. La commune s'arrête, de ce côté, à la Pointe du Souffleur où commence à se creuser l'Anse-à-la-Barque.

(1) Actuellement, ce mode de locomotion n'existe plus.

(2) La seconde habitation (Beaugendre) est en partie détruite. On y trouve encore quelques ruines.

A Duplessy, il faut descendre de voiture. La nécessité ne s'en impose pas à la rigueur ; mais la dégringolade effraie d'une part, et de l'autre, l'escalade préoccupe les asthmatiques. La route, d'ailleurs bien entretenue à cet endroit dangereux, serait facile à rectifier. Il suffirait de jeter au-dessus du torrent souvent à sec, à mi-côte, un léger pont métallique, et tout serait dit (1).

Je sais pourtant des gens qui, en dépit du conducteur scandalisé, ont toujours refusé de quitter le véhicule pour faire à pied la demi-heure de chemin que demande la descente et la montée. Mais quel paysage ! quelles larges échappées de vue sur l'océan. La Suisse, ma foi ! me paraît moins belle. Elle n'a à nous offrir que la montagne. La Guadeloupe nous montre, tout ensemble, la montagne — sans glaciers, il est vrai — et la mer.

A la devanture des « cases », des enfants nous regardent passer, font des gambades, poussent de joyeux hurrahs. Un gamin d'environ douze ans s'est juché sur la maîtresse branche d'un tronc desséché. De là-haut, il prend des poses de statue.

Quant au paysage, sauf le sol couvert d'herbes desséchées, il rappelle, dans ses grandes lignes, les gorges volcaniques de la Haute-Loire, près des sources du fleuve national. Seulement, sur le Mézenc, il fait plus froid que sous le tropique.



Au delà du Baillif, le premier morne que nous avons gravi est celui de la Madeleine, où s'éleva, après 1650, le fastueux château de M. de Boisseret, beau-frère de

(1) Naturellement, la nouvelle route coloniale n° 2 a supprimé ce coupe-gorge de Duplessy où un pont en ciment armé, inauguré par le gouverneur Jocelyn-Robert, permet maintenant de faire aisément ce parcours. On aperçoit encore très bien l'ancienne route dont parle le Père Ballivet.

Charles Houël et propriétaire, avec lui, de la Guadeloupe. Il ne reste plus rien de cette habitation qu'une gravure donnée par Du Tertre au tome II de son *Histoire*. Cette Montagne de la Madeleine n'a rien de commun que le nom avec le volcan éteint qui, sans le menacer, domine de 1.000 mètres le quartier des Trois-Rivières.

La route que nous suivons est tellement accidentée que nous avons le loisir, sans perdre des yeux le paysage, d'évoquer le temps où Richelieu, au nom de la « Compagnie des Isles », envoyait à la Guadeloupe une petite expédition commandée par Lyénard de L'Olive et Du Plessis.

Ces deux explorateurs, d'humeur incompatible, de caractères différents, n'étaient point faits pour s'entendre longtemps. Du Plessis prétendait coloniser par la douceur ; l'autre inclinait vers la manière forte. Ils se séparèrent. L'Olive, par la côte du Levant, traversa le Grand-Cul-de-Sac-Marin, s'engagea dans la Rivière Salée, longea la côte de la Capesterre, et vint s'arrêter au lieu dit le *Vieux-Fort de l'Olive* dont la réunion avec le Baillif devait, plus tard, créer la ville de la Basse-Terre. Du Plessis, malade dès son arrivée, mourut au bout de six mois, près de la Pointe Allègre, au Fort Saint-Pierre. On remarquera que l'orthographe de son nom n'est pas la même que celle du Morne Duplessy, et ne se rapporte pas au même personnage...

Un mot sur la mangouste

En ce moment, une mangouste traverse rapidement la route, et interrompt le cours de mes divagations. Cet animal, depuis peu d'années, fut introduit à la Guadeloupe pour détruire, disait-on, les rats : grands déprédateurs de cannes à sucre. Ils étaient, malgré les chiens, les pièges, les poisons, devenus une plaie, un fléau pour la culture qu'ils dévastaient, et la proportion des cannes « ratées » croissait d'une façon alarmante.

On songea à la mangouste, espèce de fouine, de furet,

de belette, comme on voudra l'appeler, élégante de formes, mais sanguinaire, carnivore, qui s'attaque hardiment à des animaux d'assez grande taille. Elle ravage les basses-cours, détruit les nichées d'oiseaux, extermine surtout les reptiles. Elle a vu la fin des couleuvres, jadis en grand nombre. Les rats, plus rusés qu'elle, incapables de se défendre contre sa dent meurtrière ont tourné la difficulté et modifié leur genre de vie. Pour se garer, ils grimpent et campent sur les arbres.

Actuellement, la mangouste pullule à la Guadeloupe, et on voudrait s'en débarrasser. Elle ne grimpe pas et ne chasse qu'avec le soleil. On a beau les traquer, les prendre au trébuchet, les tuer sans pitié partout où on les rencontre, il en sort de tous les trous ; on les voit, toujours pressées, sur tous les chemins, et les effrontées, narguant l'homme et les chiens dressés pour sa chasse, viennent à deux pas des habitations, dans les bourgs, dans les jardins, dans les cours, saigner à votre barbe les poulets, les canards, les lapins. Elles ne les mangent pas, elles se contentent de les tuer pour boire leur sang.

Ni les Saintes, ni la Désirade ne connaissent encore ce désagréable animal, qui serait l'*ichneumon* d'Egypte.



A mesure que nous approchons du bourg, la végétation reparait, splendide. Nous entrons dans une oasis délicieuse, mais peu salubre : « Ce plat pays, disait de son temps le P. Labat, est un des plus beaux de la Guadeloupe. » Il est resté le même. C'est un changement de décor à vue. De la rivière jusqu'au delà de l'Anse-à-la-Barque, il s'étend comme un vaste verger, du bord de la mer au pied de la Montagne Beau-Soleil.

Aussi, la population (actuellement de 6.500 âmes) se répartit, fuyant la fièvre, sur trente habitations étagées sur les hauteurs voisines. Là, courent, au milieu des ro-

chers, plusieurs ruisseaux d'eau vive : la Ravine Ferry, la Ravine Bonneteau, surtout la belle Rivière des Habitants, près du bourg, et la Rivière Beaugendre, voisine de l'Anse-à-la-Barque.

Le beau pont métallique, en treillis de fer (1), jeté sur la Rivière des Habitants est le premier de ce genre qu'on ait construit à la Guadeloupe. Il date de 1872, et a 15 à 20 mètres de long. Cette rivière, la plus considérable du quartier, descend du Morne Sans-Toucher, en suivant la plus admirable vallée qui se puisse imaginer. On voit sur ses bords de riches caféières qui sont la principale richesse de ce quartier. Des bois de cocotiers ombragent son embouchure.

L'Anse-à-la-Barque

L'Anse-à-la-Barque est, avec la baie de Deshaies, le seul havre naturel que présente aux marins notre côte de l'ouest. Arrêtons-nous un instant en ce lieu enchanteur, plein de souvenirs du passé.

Deux collines se regardent sur la rive ; une troisième se présente de face comme pour fermer le milieu de la scène, et décline jusqu'à la mer en pente douce. Au pied de cette dernière sur une même ligne, on remarque les restes d'une vingtaine de maisons basses, mais bien construites. En 1784, il y avait là un bourg. C'était le rendez-vous immémorial des Corsaires des Antilles qui, jusqu'au-delà de 1810, firent souvent parler le canon. Dans les cabarets du village, ils venaient célébrer leurs exploits, se reposer de leurs fatigues, et préparer de nouvelles expéditions, aussi fructueuses que sanglantes.

L'Anse-à-la-Barque était autrefois le port marchand des

(1) Le fameux pont métallique — premier de sa race — a disparu depuis, et a été remplacé par un pont en ciment armé. Il reste les vestiges de l'ancien pont dans les buissons voisins.

Vieux-Habitants pour les exportations de café. Celles-ci se font aujourd'hui par la route coloniale. Mais on vient de construire un appontement en ciment armé. Un chantier pour la réparation des barges est en préparation. Aussi, l'Anse-à-la-Barque va-t-elle peut-être retrouver son animation de jadis... moins les Corsaires ! Espérons-le...

Ce gracieux petit port, creusé par la nature, s'avance dans les terres à un kilomètre de profondeur. A son entrée, entre les deux caps, il mesure environ 400 pas, 600 vers le milieu. Le fond, creusé en cuvette, est de sable blanc net et fin, sans aucune roche. On constate, au pied des falaises, trois à quatre brasses d'eau, soit 5 à 6 mètres.

L'anse est accessible à tous les vents, sauf à celui de l'ouest-sud-ouest qui souffle rarement. Les deux promontoires : Coupé ou *Coupard*, et Duché, jadis couronnés d'une batterie à feux croisés, détruite en 1809 par les Anglais, portent aujourd'hui les noms de *Pointe de l'Anse*, au midi, et de *Pointe du Souffleur* au nord. Nous sommes à l'endroit de la Colonie le plus anciennement fréquenté par les navigateurs européens depuis la découverte de l'Amérique.

Histoire et histoires

Historiquement, la paroisse des Vieux-Habitants, par laquelle va se clore la première partie de nos courses à travers la Guadeloupe, est donc, avec le Baillif, la plus ancienne de la Colonie.

Nos Lecteurs se sont demandés sans doute d'où venaient les dix ou douze Religieux dominicains que les Caraïbes, au commencement du XVII^e siècle, firent tomber sous leurs flèches empoisonnées, comme, peu après, les Japonais avaient martyrisé les chrétiens, marchands ou missionnaires, en haine de la foi chrétienne. Nous avons donné leurs noms ; ils étaient tous Espagnols, et revenaient probablement du Mexique. Or, à ce moment déjà, un arrêt du *Conseil général des Indes* obligeait toutes les flottes allant

au pays qu'on appelait la *Nouvelle Espagne*, ou en revenant, de faire eau dans l'île de la Guadeloupe.

La rivière où s'approvisionnaient les Espagnols est notre rivière Beaugendre. On a même attribué à cette ordonnance l'origine du nom espagnol que porte notre Colonie. Les marins d'après la tradition, avaient reconnu, dans les eaux potables de l'île *Karoukaéra*, je ne sais quelle supériorité, quelles vertus secrètes. Ils affirmaient que ces sources étaient sans rivales au monde : « *Agua de Lopez !* » disaient-ils, et cette exclamation était restée à l'île.

Que vient faire ici Lopez de Véga ? L'étymologie est plus ingénieuse que fondée, et il faut rendre à Christophe Colomb l'honneur qui lui revient. C'est bien lui, et lui seul qui, en 1493, avant qu'on ne pensât à Lopez de Véga, a imposé à nos îles le nom de Notre-Dame de Guadeloupe d'Estramadure qu'elles ont gardé depuis.



Parmi les Espagnols qui se rendaient à la Nouvelle-Espagne, il ne manquait jamais de Religieux ou même de passagers de nationalités diverses. L'historien anglais Gage raconte, à ce sujet, une aventure significative.

Pendant une relâche, les passagers et l'équipage d'un navire espagnol avaient eu la curiosité de s'aventurer assez avant dans les terres voisines de l'Anse-à-la-Barque, attirés sans doute par la beauté des lieux. Quelques-uns, armés de fusils, organisèrent même une partie de chasse, et cherchèrent un endroit propice où ils pourraient, à l'ombre et au frais, préparer leur repas champêtre. Les naturels les surprirent, et, les voyant armés, les attaquèrent. Leurs flèches atteignirent quelques-uns des chasseurs ; les autres, abandonnant la place, regagnèrent en toute hâte le vaisseau.

Une autre fois, dans ce même quartier, un Européen qui, à la mode de Robinson, s'y était fixé et vivait en

bonne harmonie avec les Sauvages, ayant aperçu un navire qui stationnait dans l'anse, s'approcha des hommes descendus à terre, et entra en conversation avec eux. C'était, paraît-il, un Espagnol qui, d'aventures en aventures était venu échouer là. Des prêtres de son pays essayèrent de le raisonner pour le déterminer à reprendre avec eux le chemin de l'Europe. Le colon les remercia de leur charité, mais refusa de les suivre. Il est à supposer qu'il avait par devers soi d'excellentes raisons pour éviter de rentrer en Espagne et de se mettre en rapport avec la justice.

On cite aussi des Caraïbes qui, pris à bord de navires espagnols, consentirent à venir jusqu'en Europe, se firent baptiser, et ne revinrent jamais plus aux Antilles.



Nous nous bornons à ces exemples qui ne sont que de simples traits à rapprocher du martyre des douze Missionnaires dominicains. Ils sont peut-être vrais ; mais ils ne sont pas prouvés et ne comptent pas pour l'histoire.

Le nom de « Vieux-Habitants »

D'où vient le nom de Vieux-Habitants donné au quartier de l'Anse ? Ce que nous avons déjà raconté le laisse prévoir ; mais il y a divergence entre les traditions orales.

Certains prétendent que les premiers Européens qui établirent là leurs plantations à leurs risques et périls, charmés sans doute par la fertilité du site et sa beauté, par la nature des eaux, s'en virent bientôt chasser par la fièvre, et, s'éloignant de ce littoral malsain, vinrent à la Basse-Terre. Des cas isolés se sont certainement produits ; mais aucun document ne permet d'accepter sans réserves ces légendes.

D'autres, et ce sentiment paraît mieux fondé, ont avancé

que le nom de Vieux-Habitants vient de ce que les colons de ces quartiers, propriétaires libres, se seraient groupés sur les bords de la Rivière Beaugendre, après l'arrivée des mercenaires engagés pour trois ans par la Compagnie française des Iles, dans le seul but de ne pas se voir confondus avec ceux que, plus tard, on flétrit du nom de « trente mois ». Cette hypothèse en vaut une autre, et en l'absence de tout document positif, on peut la tenir pour vraie : *In dubiis libertas*. .

J'ai cru un moment avoir mis la main sur un témoignage irrécusable. On me dit qu'il existait dans l'église des « Habitants » une pierre d'environ un pied carré, qui portait gravés un nom et une date :

BEAUGENDRE
1610

On devine ma joie à cette nouvelle. Je connaissais déjà les histoires citées plus haut, et d'autres du même genre. Mais un nom français, un nom répandu dans le quartier, datant de 1610 ! Un Français fixé à la Guadeloupe dès la fin du règne d'Henri VI, avant Richelieu et la Compagnie de Dieppe ! La chose prenait de l'importance.

J'allais aux renseignements, et, tout à l'heure, quand nous visiterons la vieille église du bourg, nous verrons quelle foi il faut prêter aux traditions locales.

La pierre existe ; le nom de Beaugendre y est écrit ; mais la date : 1672 !

Il fallait chercher autre chose.



Il est constant que la côte occidentale de l'île Basse-Terre — ou côte « Sous-le-Vent », et plus particulièrement l'Anse-à-la-Barque — fut, même avant 1635, fréquentée, visitée, habitée même par des Européens : Espagnols ou autres, que les circonstances y avaient amenés, des aventuriers qui s'y fixèrent. Nous l'avons prouvé ci-dessus.

De plus, les Pères Blancs (Dominicains), lorsqu'ils acceptèrent de se charger de la Mission et reçurent, à cet effet, la riche concession du Marigot Saint-Robert, au Baillif, semblent, eux aussi, avoir obéi à une pensée mûrie : celle, peut-être, de fixer leur résidence près de l'endroit où, en 1606, douze de leurs frères avaient été massacrés par les naturels.

Le fait était encore trop récent pour qu'on l'eût oublié, et, dans les communautés religieuses, la mémoire de douze prêtres assassinés en même temps sur une terre infidèle, ne s'abolit pas aussi vite.

Les Dominicains auront donc voulu placer leur jeune mission sous la protection de leurs aînés martyrs.

Un des missionnaires du Baillif, le P. Raymond Breton, familiarisé avec l'idiome des Caraïbes, avait appris d'eux l'endroit où étaient tombées ces victimes. La trace de leur sang est donc au Marigot.

Notre supposition s'arrête là ; mais on a vu qu'elle n'a rien d'in vraisemblable, bien qu'il nous soit jusqu'à présent impossible de l'étayer d'aucune preuve écrite.

Il y a assez loin de la Pointe Allègre, où l'expédition débarqua, jusqu'au Baillif, et les Pères, étant les premiers choisis et les premiers arrivés, pouvaient sans peine déterminer à leur gré le point où ils voulaient fixer le centre de leur mission.

Il est, de plus, probable qu'avant de quitter la France, ces hommes, avantageusement connus à Paris et dans leurs couvents, gradués en Sorbonne, prédicateurs en vue, professeurs, appuyés par l'autorité de Richelieu, instruits, comme Du Tertre, de la Mare, Breton et Pelican, durent se renseigner sur les Antilles et la Guadeloupe auprès de leurs confrères d'Espagne, qui connaissaient, mieux que par simple ouï dire, les îles et leur littoral. C'est par eux, sûrement qu'ils surent les noms de nos douze martyrs.

Et puis l'expédition de 1636 ne fut pas décidée du jour au lendemain, en un clin d'œil, ni par des enfants. Depuis

plus de dix ans, les négociants de Dieppe songeaient et travaillaient à l'établissement de la Compagnie commerciale des Iles, et ni les armateurs, ni les actionnaires, ni le Gouvernement lui-même ne négligeaient rien de ce qui pourrait assurer la réussite d'une affaire où tant de capitaux étaient aventurés, où tant d'importants intérêts s'engageaient. Le choix des futurs missionnaires, les démarches auprès du Saint-Siège, la rédaction des bulles apostoliques, celle du traité officiel avec la Compagnie, les lettres patentes du Roi : tout cela demandait du temps et de la réflexion. Ni les armateurs, ni les « officiers seigneurs » de la future compagnie, ni les missionnaires agréés par Urbain VIII n'allaient à la découverte dans l'inconnu.

Rien, ou peu de chose, ne subsiste de ces sages préparatifs en dehors de quelques pièces officielles. Au besoin, si elles nous faisaient défaut, il suffirait du texte de l'acte de fondation de la *Compagnie des Isles pour le trafic en Amérique*, pour démontrer que les capitalistes du XVII^e siècle valaient au moins, en prudence, ceux du nôtre.

Tels sont les motifs sur lesquels repose l'hypothèse que nous émettons.

L'église Saint-Joseph : origine

Il semble qu'on s'est plu à entourer l'histoire de l'église paroissiale Saint-Joseph, des Vieux-Habitants, d'une légende au petit pied ou tout au moins d'un quiproquo.

Les chroniqueurs — le chanoine Ballivet entre autres — en font l'église « doyenne » de toutes les églises de la Colonie. Il faut s'entendre.

S'il s'agit de l'église primitive, en bois : celle que le Père Labat a visitée au temps que le P. Romain dirigeait la

paroisse (1), il est possible qu'elle ait été parmi les « doyennes » des églises de la Guadeloupe. On la voit, en effet, sur la carte du P. du Tertre, dressée vers 1667. Son emplacement était le même qu'aujourd'hui, au pied du Morne Val d'Orge, au débouché de la Grande-Rivière.

Mais s'il est question de l'église actuelle, quelqu'apparence de vétusté que lui donnent ses contreforts, son « air de forteresse », elle n'est pas antérieure aux *dernières* années du XVII^e siècle.

Visite de l'église

Entrons dans l'église Saint-Joseph. La porte principale est surmontée des armoiries traditionnelles de l'ordre de Saint-François : la croix, au-devant de laquelle se croisent l'un sur l'autre deux bras humains ; l'un nu : celui de Jésus crucifié ; l'autre vêtu de grosse bure : celui de saint François d'Assise. La devise manque. Nous la restituons : « *Nos autem oportet gloriari in Cruce D. N. J.-C.* : or, il nous faut nous glorifier dans la Croix de N.-S. J.-C. » (2)

Signalons aussi les énormes contreforts ou éperons qui étayent les murs latéraux ; leurs dimensions, sans doute en prévision des tremblements de terre, sont telles qu'on avait pu aménager entre le premier et le second, à droite de l'entrée, les fonts baptismaux de l'église. Ces fonts ont été remplacés aujourd'hui par une statue de N.-D. de la Délivrande.

(1) Le Père Romain « était un très honnête homme, bon religieux qui s'était acquis l'estime et l'amitié de tout le monde par ses manières douces et pleines de candeur. Sa maison et son jardin étaient très propres. Son église avait été épargnée dans les incendies allumés par les Anglais, en 1691 ; elle était vieille, et toute de bois, mais bien entretenue et ornée avec goût. » (Père LABAT.)

(2) Saint Paul Gal., 6.

Le chœur, pas plus que la nef, ne présente actuellement absolument rien de remarquable. Il n'y a pas encore très longtemps, le chanoine Ballivet admirait un retable « classique » (?) soutenu par des colonnes torsées « à la mode du XVII^e siècle ». Ce retable — ajoutait-il — demandait une restauration intelligente. Hélas ! retable et colonnes ont disparu. Serait-ce pour cette restauration ?

On conserve à la sacristie une très belle croix de procession en argent, qui est une des rares pièces religieuses de la Guadeloupe ancienne. Il ne serait pas étonnant qu'elle date du XVII^e siècle, et appartenait probablement au « trésor » de la première église. On remarque également un reliquaire assez beau.

A signaler deux pierres gravées. L'une d'entre elles est une ancienne pierre d'autel, épaisse d'au moins 10 ou 12 centimètres, en granit, avec, au revers, le nom de T. S. Beaugendre, et, plus bas, la date de 1672. Cette pierre est maintenant encastrée dans l'autel principal. La famille Beaugendre s'est perpétuée, jusqu'à nos jours, dans le quartier.

Une autre pierre porte comme inscription : « Cy gît le corps de Charles Dagoumel, le 17 avril 1721. »



Au-devant de l'église se trouve le cimetière. Derrière, le clocher, indépendant de l'église, mais qui n'est pas aussi ancien qu'elle, on voyait autrefois, parmi les folles végétations, d'énormes arbres : « arbres zombys » — pour le peuple — mais en réalité de simples baobabs de grande taille. « Leurs fruits allongés, écrit le chanoine Ballivet, ressemblaient à de gros limons de Nice qu'on aurait recouverts de peluche mordorée. »

Ces baobabs ombrageaient le petit couvent des Capucins, transformé plus tard en presbytère. La sacristie de l'église communiquait avec le sanctuaire par une grande

baie en plein cintre, aujourd'hui en partie murée. Cette vaste pièce carrée pouvait servir de chœur, et les Pères, quand ils se trouvaient par hasard en nombre compétent, y récitaient en commun l'office.

Le presbytère est maintenant situé, auprès de la confortable habitation Blandin, sur le plateau de Beausoleil, au-delà du bourg et de la route. De ce plateau, on jouit d'un magnifique panorama d'ensemble sur tout ce beau quartier. Le plaisir de cette vue compense la peine qu'on doit subir à la montée. A moitié chemin, entre le bourg et la cure, on rencontre, dominant la vaste plaine et les vallées profondes où court la rivière, la maison de la gendarmerie, les écoles et la mairie.



